

# CET HOMME EST-IL UN SAINT?

**Les négociations sur le Ceta ont transformé le ministre-président de la Wallonie en idole politique. L'opération a montré que les petites entités pouvaient bloquer un projet européen à dimension internationale mais aussi que l'incarnation du refus pouvait muter en ego trip. Focus.**

**T** rêve de coquetterie, la récente séquence du Ceta a été une excellente opération de marketing politique. D'abord pour le PS qui, le temps qu'a duré la mise à l'arrêt de la signature du traité entre l'Europe et le Canada, s'est redécouvert une petite position internationale. Ce qui n'est pas désagréable en ces temps de poussée PTB. Le plaisir - celui qui fait monter le rouge au jeu - était tel qu'on dit même avoir volontairement retardé l'accord pour pouvoir en profiter (et en faire profiter) plus longtemps. Ensuite pour Paul Magnette qui avance en expert hyper-communicant et hyper-compétent du mécanisme européen (sa thèse: *Citoyenneté et construction européenne* - ça laisse des traces), en même temps qu'en Robin des Bois des régions. Ce nouveau costume de Superman wallon lui a valu une comparaison gênante avec Donald Trump par Didier Reynders qui voit dans l'élection du président américain et dans le refus

de la Wallonie de signer le Ceta un même élan vers une politique protectionniste. D'où ce tweet de Magnette - "Comparer les critiques wallonnes du Ceta au protectionnisme de Trump, c'est simpliste et ça n'élève pas le débat @dreyners". À Didier Reynders donc qui, sur Twitter, est déjà passé à autre chose depuis longtemps - notamment les 20 ans du label européen d'appellation d'origine protégée du fromage de Herve et la mort de Leonard Cohen ("*Sa poésie et sa musique nous accompagnent depuis des décennies. Quelle tristesse*").

Bien qu'il s'en défende ("*Vous pensez que ça m'amuse?*"), passer pour le chiant de la bande a clairement upgradé le statut de Paul Magnette sur la scène politique. Avant, c'était Docteur Mamour dans *Grey's Anatomy*, aujourd'hui c'est Terminator dans *The Walking Dead*. À lui seul, il a fait plus pour l'image de la Wallonie en sept jours que l'Office de promotion du tourisme en dix-sept ans. Ne parlons pas de la scène internationale sur laquelle il n'existait pas et où il explose face à un Justin Trudeau, Premier ministre canadien, qui passe, lui, pour le nouveau sextoy de la presse en quête de glamour politique. Très près de nous, les médias français ont tous déroulé le tapis rouge à Magnette qui a eu des papiers dans *Libération*, *L'Obs*, *Télérama*, *Le Figaro* dans lequel la chroniqueuse vedette Natacha Polony fantasmait sur lui en titrant "Paul Magnette président" (lire p. 15.) Le mois d'octobre restera dans la rétro de l'année comme celui où la France, le Canada et le reste du monde découvrent ce "trésor caché" qu'est Paul Magnette, poussant la Belgique à se regarder dans le miroir et murmurer "On ne connaît pas son bonheur".

Ce "bonheur" a 45 ans, quatre enfants, un look, deux bureaux (un à la commune de Charleroi où il est bourgmestre, un à l'Élysette à Namur où il est ministre-président de la Wallonie) et des convictions. Des ambitions de justice sociale dont il est fier de dire qu'elles lui viennent de ses parents post-soixante-huitards - un père médecin ("*enga-*

*gé dans le milieu des maisons médicales*"), une mère avocate qui "*a créé des boutiques de droits*". Un esprit d'entraide qu'il respire durant toute sa jeunesse à Charleroi dont il est tout aussi fier de dire qu'elle fut la ville où, grâce à ses copains d'origine immigrée, il découvre l'italien local fait d'insultes assimilées ("*minchia*" devenu en italo-wallon "*mingia*") et d'emprunts hasardeux ("*tas des belles scarpe*" pour "*tu as de belles chaussures*" - entre autres joyeusetés linguistiques). Cet italien qu'il parle parfaitement dans sa version académique et qui est l'une des "belles choses" que lui a livrées l'Italie en plus de la gastronomie (aux dernières nouvelles, son fantasme était d'avoir un vrai four à pizza) et de la culture (il a fait son mémoire sur l'œuvre de Pasolini).

Quant au look... En bon intellectuel, il fait évidemment semblant de n'y attacher aucune importance. Il est pourtant très cohérent - projetant de lui une image jeune - comme une illustration de ce renouveau qui se fait attendre au PS - et dynamique, malgré parfois un teint de craie, des poches et des cernes qui font penser qu'il ne dort pas assez ou qu'il fume trop. Ses petits costumes cintrés (qui le font passer pour le cinquième Franz Ferdinand), sa barbe de trois jours (qui fait un peu "beau tonton de la famille") et son menton en galoche (qui donne l'impression qu'il a avalé la télécommande), tout cela facilite le travail des caricaturistes qui insistent sur sa physiologie anguleuse et svelte, résultat d'aucun effort sportif. Vu d'ici, il n'y a pas un gramme de graisse chez Magnette dont la carrure fait honneur au blanc de poulet. Cette récente affirmation du personnage va de pair avec le rappel d'une série d'idées (sur le libre-échange, entre autres) et montre un Magnette à l'aise comme un cabri lorsqu'il s'agit de placer ses pions sur le grand plateau du Monopoly de la politique. Pour rappel, son totem chez les scouts était "Chamois sans ambages" - ça aussi, ça a dû jouer.

✘ Sébastien Ministru

**SON TOTEM CHEZ  
LES SCOUTS ÉTAIT  
"CHAMOIS SANS  
AMBAGES". ÇA AUSSI,  
ÇA A DÛ JOUER.**

**Paul Magnette**

# 'ON NE PEUT PLUS CONTINUER COMME ÇA'

**Revenu des négociations sur le Ceta, levé avec un nouveau président des États-Unis au petit-déjeuner, il nous accorde une interview quelques minutes après la confirmation de la victoire de Donald Trump.**

**M**ercredi 9 novembre, 9h45. Namur, au siège de la présidence du gouvernement wallon plus connu sous le nom de l'Élysette. L'attachée de presse de Paul Magnette nous prévient que, vu l'actualité, notre "rendez-vous" aura quelques minutes de retard. De la salle d'attente, on l'entend, notre "rendez-vous". Il s'exprime face à des caméras de télévision. Des bribes nous parviennent. "Surprise", "raciste", "populiste", "sondages inquiétants"... Depuis 6 heures du matin, ce sont les mêmes mots qui reviennent. À la radio, à la boulangerie, chez le marchand de journaux. À Namur, comme partout ailleurs, on s'extirpe d'une mauvaise nuit de cauchemar avec un mauvais goût de réel dans la bouche.

## ❑ Vous avez bien dormi ?

**PAUL MAGNETTE** - Pas trop bien, non. Je n'ai pas pu m'empêcher de consulter les résultats vers trois heures ce matin. Comme ça devenait très inquiétant, je n'ai pas pu me recoucher. Et malheureusement, ça s'est confirmé.

## ❑ Vous êtes politologue de formation, vous avez déjà une explication sur ce qui s'est passé ?

**P.M.** - C'est difficile, parce qu'on a vraiment le nez dessus. Hillary Clinton vient de reconnaître sa défaite. Mais il y a, sans doute, un mélange à base d'un discours raciste évident qui est très structurant dans la société américaine. C'est le "angry white man" qui a parlé, "l'homme blanc en colère", qui est le soutien principal de Donald Trump. C'était déjà le cas lors des primaires pour la candidature du Parti Républicain durant lesquelles il a pris de court tout le monde et surtout son propre parti. Il incarnait le mâle blanc dominant qui pense être le descendant des "pionniers", qui a peur des latinos, des Noirs, des Chinois etc. Ça, il en a joué énormément. Mais cette posture raciste se mélange à un discours qui a séduit les habitants de la "Rust Belt", l'ancien bassin industriel autour des Grands Lacs, dans le nord-est du pays. La partie des États-Unis qui ressemble le plus à nos régions: Wallonie, Nord de la France, bassin de la Ruhr en Allemagne... Et qui a vécu dans la peur du déclasserement ou dans le déclasserement tout court, d'ailleurs. Il a donc manifestement convaincu ces gens-là que voter pour lui, c'était, en tout cas, remettre en cause l'establishment. Et de fait son discours était anti-médias, anti-système, anti-élite. Alors qu'il en est, par ailleurs, lui-même issu. Ce discours raciste et anti-système, qui va capitaliser sur la rancune, la rancœur des gens qui ont subi le déclasserement. Ce mélange, ça peut donner des cocktails détonants. C'est manifestement ce qui s'est passé.

## ❑ N'est-ce pas similaire aux années 30 en Europe: une crise, un discours raciste et anti-establishment ?

**P.M.** - Il y a des éléments de comparaison qui sont effectivement frappants. Même si la crise de 1929 était beaucoup plus profonde en Allemagne que maintenant. À l'époque, il n'y avait pas de mécanismes de sécurité sociale et les effets sur la population étaient beaucoup plus durs, beaucoup plus graves... Mais ce qui est encore beaucoup plus frappant, c'est de voir qu'après la crise de 1929, les Américains vont trouver une solution politique chez Roosevelt, un Démocrate, un homme de gauche.

## ❑ Ce n'est plus le cas maintenant...

**P.M.** - Non. Après la crise de 2007, dont on vit toujours les effets, Obama a été une espèce de parenthèse enchantée. Mais finalement, c'est dans un homme de droite, raciste, xénophobe, misogyne, qu'on va chercher la solution. Pour moi, homme de gauche, voilà la vraie question: pourquoi pas un homme ou une femme de gauche ?

## ❑ Ça vous inquiète ?

**P.M.** - Oui. On doit se remettre - profondément - en question. On ne peut plus continuer comme ça. Je crois qu'on porte encore les valeurs auxquelles une grande partie des citoyens aspirent: justice fiscale, lutte contre les privilèges, promotion sociale pour tous. Mais pourquoi les citoyens ne se reconnaissent-ils plus ou plus autant dans les partis socialistes ou sociaux-démocrates, ça c'est une interrogation qu'il faut oser affronter. Jusqu'au bout.

## ❑ L'élection de Donald Trump ne nous dit-elle pas quelque chose d'inquiétant sur le fonctionnement de nos démocraties ?

### nos démocraties ?

**P.M.** - Oui, c'est un "rejet" profond "démocratiquement" légitimé. Le rejet, la haine devient donc légitime. On n'est pas très loin d'une "violence légitime". David Van Reybrouck, dans son livre au titre volontairement provocateur *Contre les élections*, décrit très bien ce qu'il appelle la "fatigue démocratique" et dit, en substance, que sans une réforme drastique, le système n'en a plus pour très longtemps. Et en particulier pour la gauche, c'est un problème fondamental. Parce que... on ne nous passe rien et c'est normal.

### ❑ C'est-à-dire ?

**P.M.** - Je veux pas citer de nom ici, mais il y a des comportements d'élus MR qui sont moralement et politiquement choquants à un point incroyable et ça n'a pas l'air de susciter beaucoup d'émotions. Quand c'est un socialiste qui fait le quart du dixième de ça, on lui tombe dessus. Il y a, à notre égard, une exigence éthique beaucoup plus forte qu'à l'égard de la droite.

**❑ L'année dernière vous avez publié un livre dont le titre était *La gauche ne meurt jamais. À défaut d'être morte, elle n'est pas mourante, la gauche*?**

**P.M.** - Elle n'est pas mourante, mais elle n'est pas en bon état, je ne le cache pas. Mais dans mon livre j'expliquais que la gauche sociale-démocrate avait connu trois grandes crises existentielles au cours desquelles elle avait failli disparaître: les années 1900, les années 30 et les années 60. Et chaque fois, elle avait su rebondir pour renaître. Il n'y a pas de raison pour que ça ne se reproduise pas une 4<sup>e</sup> fois !

**❑ Mais ces trois cycles crise/renaissance de la gauche se sont, par ailleurs, accompagnés de bouleversements sociaux pour le moins violents: Première Guerre mondiale, Deuxième Guerre mondiale puis Mai 68. Vous pensez qu'on pourra échapper à ces violences?**

**P.M.** - Malheureusement rien ne me surprendra en la matière. Et je vais vous expliquer pourquoi cette conviction est ancrée en moi. Elle se base sur un souvenir douloureux. Le dernier été que j'ai passé avec mon père. C'était en 1988, j'avais 17 ans et nous étions partis dans ce qui s'appelait encore la Yougoslavie. On était dans la région de Dubrovnik. L'eau était claire et légèrement chaude. La ville était d'une beauté à couper le souffle, c'était une région idyllique. Je me souviens d'un dimanche matin dans la vieille ville de Dubrovnik, mon père a lancé la discussion sur le fantastique exemple que nous avions devant les yeux: les catholiques qui vivaient avec les orthodoxes et les musulmans dans une joyeuse complicité. Il y a en plus

à Dubrovnik une des plus vieilles synagogues d'Europe. On avait donc quatre religions qui cohabitaient. Un exemple de tolérance et de multiculturalisme. Quelques années plus tard, ils s'entretuaient. Tout est donc possible, la sauvagerie de l'homme peut ressurgir.

**❑ C'est cette toile de fond de crise démocratique qui vous a poussé à montrer un autre visage de la démocratie en vous faisant le "rempart citoyen" face au Ceta?**

**P.M.** - Il y a un peu de ça. Mais c'est le fruit du hasard. On ne provoque pas des situations comme celles-là, elles se produisent. Il se fait que le Ceta est arrivé, il se fait que le Parlement wallon y avait travaillé, il se fait que la Commission européenne avait décidé que c'était un traité mixte et qu'il fallait donc l'accord du Parlement wallon et il se fait que je me suis trouvé ministre-président à ce → moment-là. Croire qu'on peut préparer un "coup" comme ça, c'est méconnaître la réalité: c'est avant tout un concours de circonstances.

**❑ Vous auriez pu faire le choix de rentrer dans le rang...**

**P.M.** - Oui, c'est vrai, mais j'ai opté pour autre chose. Reprendre la main par rapport à des citoyens de plus en plus désenchantés par la politique. Dans mon cas, c'était d'autant plus évident - mais c'est aussi le fruit du hasard - parce qu'il se fait que dans ma vie professionnelle antérieure, j'ai travaillé sur les questions européennes, j'ai fait une thèse sur la "citoyenneté européenne", mes travaux portaient sur le "déficit démocratique" et le dernier que j'ai fait, juste avant de quitter l'université s'intitulait *Les résistances à l'Union européenne*. J'ai été amené à mettre en pratique, comme politique, les sujets sur lesquels j'avais travaillé comme chercheur sous un angle théorique. C'est pour cela que le discours que j'ai fait devant le Parlement coulait littéralement de source: je connaissais la matière sur le bout des doigts. Et je l'ai fait sans note, j'ai juste écrit cinq points pour le structurer. Si j'avais su que ce discours allait être autant relayé, peut-être que je l'aurais travaillé beaucoup plus!

**❑ Vous avez vraiment obtenu des résultats, tout ça n'est pas qu'un coup de communication? Après tout, le Premier ministre assurait qu'on n'avait pas "changé une virgule" au traité.**

**P.M.** - Bien sûr qu'on a obtenu des résultats. Ils sont consignés dans un "instrument interprétatif" - une annexe qui accompagne le traité - qui a force de loi. Et, principalement, sur deux éléments neufs. Le premier c'est qu'une société ne pourra pas attaquer un État parce qu'elle perd un "expected profit", un bénéfice attendu. Vous savez, ce

cas où McDonald's attaquerait la ville de Florence parce que celle-ci refuserait qu'un McDo s'installe devant la cathédrale. Ça, ce n'est plus possible et nous l'avons obtenu. Ensuite, on a obtenu le fait qu'il n'y aura pas d'arbitrage privé.

**❑ Au-delà de ces points de fond, n'est-ce pas plutôt la méthode qui posait problème?**

**P.M.** - Oui. C'est le gros problème de ces traités internationaux. On vous envoie des "comptes rendus", des synthèses, des textes provisoires et on vous dit que si vous voulez consulter les textes originaux, il vous faut aller dans une pièce entre telle heure et telle heure, vous ne pouvez pas prendre de photos... Il y a un niveau de confiance qui s'apparente à de l'insulte. Pourquoi "cacher" des choses? Dans un traité, il ne faut rien cacher.

**❑ La méthode est portée par des hommes. N'y a-t-il pas un problème de personnel politique? Quand on voit comment la "Commission de la dernière chance" promise par Jean-Claude Juncker travaille, on se dit qu'elle est le fossoyeur de la politique...**

**P.M.** - Je pense comme vous. Alors... je mesure que l'Europe, c'est compliqué. On ne peut pas faire le procès de Jean-Claude Juncker parce qu'il ne parvient pas à mettre au pas le Hongrois Viktor Orbán, par exemple. Parce qu'il faut obtenir l'accord de tous les membres pour déclencher l'article 7 qui permet de condamner ceux qui violent les droits de l'homme. C'est compliqué. Par contre, il y a des choses qui ne sont pas compliquées. Ce n'est pas compliqué de dire "*Ce que fait Monsieur Barroso en allant travailler pour Goldman Sachs - cette banque qui a provoqué en partie la crise de 2007 - c'est scandaleux*". Pourquoi Juncker ne le dit pas, qu'est-ce que ça lui coûte de le dire? Ce n'est pas compliqué de dire: "*Les propos de Monsieur Oettinger - ce commissaire européen qui traite les Wallons de "communistes" et les Chinois de "bridés" - sont inacceptables*". Là, j'ai du mal à percevoir cette fameuse volonté affichée par Juncker de promouvoir une "Commission de la dernière chance", politique, censée rabibochoer le citoyen européen avec ses représentants.

**❑ En Belgique ce n'est guère plus brillant...**

**P.M.** - C'est très semblable. Quand on a un Francken qui fait des blagues par rapport au fait qu'il ne respecte pas une décision de justice en refusant un visa humanitaire à une famille syrienne en danger, ça va dans le même sens. Un ministre en exercice qui se moque de la justice et qui ne se fait même pas recadrer par le chef du gouvernement... Voilà qui participe un peu plus au divorce du

citoyen et de sa classe politique.

**❑ La fermeture de Caterpillar vous a-t-elle poussé à refuser le Ceta?**

**P.M.** - Oui, ça fait partie du concours de circonstances. C'est Écolo qui a soulevé le lièvre que représentait le Ceta, j'ai salué l'action de Stéphane Hazée en la matière. Mais il est évident que lorsqu'on apprend, à la rentrée, qu'une multinationale comme Caterpillar ferme une usine rentable et met brutalement des milliers de travailleurs au chômage pour des raisons "boursières", ça amplifie la méfiance vis-à-vis de traités internationaux qui font la part belle aux multinationales.

"DES ÉLÉMENTS DE COMPARAISON FRAPPANTS AVEC LES ANNÉES 30."

"TOUT EST POSSIBLE, LA SAUVAGERIE DE L'HOMME PEUT RESSURGIR."

❑ **Donald Trump remet en question ces traités de libre-échange, Didier Reynders établissait ce matin une comparaison sur ce point entre vous et le futur président des États-Unis...**

**P.M.** - C'est intellectuellement malhonnête. Je ne suis pas contre ces traités lorsqu'ils garantissent des principes respectant l'intérêt général. L'intérêt des citoyens avant l'intérêt des multinationales. Ensuite, ce genre de comparaison contribue à ce que les citoyens rejettent la politique. Didier Reynders, en l'occurrence, favorise le dégoût qu'on peut avoir des politiciens en créant un grossier amalgame. Se battre pour obtenir un meilleur traité, conforme à nos valeurs, c'est ça que veulent les citoyens. Ils attendent de nous qu'on se batte pour eux. C'est ça l'autre visage de la politique. C'est vers là qu'il faut aller! Dire, comme Reynders, que tout se vaut, Trump et ses idées racistes et les Wallons qui se battent pour des valeurs citoyennes, c'est ça qui rend la politique illisible et indigeste.

❑ **Avez-vous reçu un message de soutien de la part de Bart De Wever dans votre combat "régionaliste" vis-à-vis du Ceta?**

**P.M.** - Non aucun. Par contre, je peux quand même le dire, le ministre Jan Jambon m'a dit: "Sur le fond, je suis en total désaccord avec vous, mais bravo pour votre capacité à résister".

❑ **Allez-vous toucher des royalties sur les aimants de**

**frigo qu'un entrepreneur wallon a commencé à produire à votre effigie?**

**P.M.** - Non, mais si c'était le cas, je créerais une Fondation pour les redistribuer à ceux qui en ont besoin, je parle des royalties, pas des aimants...

✳ Gauthier De Bock

## MAGNETTE PRÉSIDENT

**Natacha Polony, ex-chroniqueuse à *On n'est pas couché*, plutôt marquée à droite, a voté pour notre Super Wallon dans *Le Figaro*.**

**V**u le manque de réel enthousiasme suscité par les prétendants à l'Élysée, Paul Magnette pourrait réenchanter la présidentielle française si on en croit Natacha Polony, dans une récente chronique publiée dans *Le Figaro*. "Il faudrait toujours relire René Goscinny. Dans l'album Astérix chez les Belges, les fiers Gaulois sont furieux d'apprendre que Jules César décrit les Belges comme le peuple le plus brave de la Gaule. On adorerait que, piqués au vif, nos politiques aillent se mesurer au courage de leurs voisins [...] Ces heureux Wallons sont les seuls à disposer

*encore de représentants qui les représentent vraiment, défendant leurs intérêts [...] Aussi, chers amis wallons, montrez-vous magnanimes envers des voisins nécessaires. Prêtez-nous Paul Magnette pour cette élection de 2017 dont les enjeux essentiels sont d'ores et déjà évacués par nos candidats."*

On vous rassure, il ne caresse aucune ambition de l'autre côté de la frontière. "Je n'ai jamais rien choisi. Je travaillais à l'université, on est venu me chercher pour faire de la politique, puis on m'a demandé de venir au fédéral, j'ai accepté, puis on m'a proposé Charleroi, puis ministre-président, etc. J'ai eu beaucoup de chance. Et je trouve très confortable que les autres choisissent pour moi."